

La fin du voyage

Juillet / Août 2003
 Mise en scène :
 Ariël Cypel
 Gaël Chaillat

Espace Confluences élabore, pour la rentrée prochaine, un projet d'envergure sur la thématique de l'émigration : Exils. Expositions, projections, pièces de théâtre et rencontres aborderont les thèmes de l'exil, du voyage et de l'errance.

Au centre de l'événement, une création théâtrale coréalisée par le comité de lecture du Jeune Théâtre National et Confluences, nous permettra de partir à la rencontre de *Témoins voyageurs*. Nous serons conviés à écouter chaque soir les récits de ces « aventuriers » qui n'ont pas hésité à tout quitter pour répondre à la promesse d'une terre des libertés.

L'écriture et la mise en scène de ce spectacle sont entièrement confiées aux comédiens du Jeune Théâtre National qui joueront sur une diversité des formes, mêlant théâtre, conte, poésie sonore et marionnette, la seule contrainte étant la présence du voyageur auprès du comédien qui transmettra son récit. Frédéric Hocquard, directeur de l'espace Confluences, Ariël Cypel, directeur artistique et Gaël Chaillat, comédien, membre du comité de lecture du Jeune Théâtre National, ont accepté de nous recevoir et de nous faire partager leurs aspirations, à trois mois de la réalisation.

Cassandra : Quelle est l'origine du projet Exils et particulièrement, celle de *Témoins Voyageurs* ?

Ariël Cypel : Le projet, au départ, c'est un voyage imaginaire d'un des pays des réfugiés jusqu'à Sangatte parce qu'on a eu pendant de longs mois ce centre de réfugiés sous les yeux. Denis Lecat, comédien qui a été régulièrement à Sangatte, a monté une pièce, *Refuge(s)*, d'après ses impressions. J'ai été voir son spectacle au festival de la côte d'Opale, il y a plusieurs mois et j'ai trouvé son travail très intéressant. Nous avons commencé à réfléchir et, dans la mesure où Confluences, à chaque rentrée, propose une thématique, l'émigration sera la prochaine.

À partir de ce moment, on avait Sangatte, la fin du voyage, une forme d'aboutissement, et il nous fallait trouver un début et un milieu. On s'est réuni régulièrement et j'ai été voir des spectacles. Puis, comme toutes les bonnes idées, tout à coup, celle-ci est apparue. Au départ, j'ai pensé que pendant la pièce, on pourrait avoir de vrais témoignages. Puis nous nous sommes dit que celui qui avait voyagé ne savait pas pour autant raconter.



RÉUNION DES COMÉDIENS AVEC LES RESPONSABLES DE CONFLUENCES LE 03 / 03 / 2003

Qui sait raconter des histoires ? Le comédien. Il nous fallait un groupe de comédiens, mais des comédiens volontaires. Ensuite, il fallait trouver de l'argent. J'ai donc été voir le directeur du Jeune Théâtre National, Marc Sussi, je lui ai présenté le projet et il a accepté. Il nous restait à convaincre les comédiens, et eux aussi ont très vite accepté.

Gaël Chaillat : Le JTN est un organisme où sont réunis les élèves sortant du Conservatoire national de Paris et de l'École du Théâtre national de Strasbourg. Il sert à passer des auditions et propose des stages. Un groupe s'est fédéré, qui est à la base un comité de lecture. Au départ, nous avons surtout travaillé à la découverte d'auteurs contemporains. Nous sommes un noyau d'une dizaine de personnes et en fonction des disponibilités, ça peut s'élargir jusqu'à vingt-cinq ou trente. Et finalement, il n'y a pas eu d'auditions, Ariël s'est adressé directement à nous, c'est-à-dire à une trentaine de personnes.

A. C. : Quand nous avons eu connaissance de ce groupe, nous avons pensé qu'il convenait parfaitement. J'avais l'idée que ça fonctionnerait mieux si c'était pris en main par un collectif. Le projet étant fondé sur des rencontres entre des individus, sur des comédiens, et sur les sentiments individuels qu'elles peuvent générer, ça suppose une réflexion collective. Sinon chacun est jeté à l'aventure et seul celui qui en a les moyens se débrouille. Là, ce qui est fantastique, c'est que la plupart de ceux qui participent au projet étaient à la première réunion.

Comment avez-vous recruté les « témoins voyageurs » ?

Frédéric Hocquard : L'enjeu était de convaincre une trentaine de personnes de raconter leur histoire et de la donner à un comédien. On est donc parti à la recherche de ces témoignages, et j'ai été très surpris de voir la vitesse à laquelle on a pu constituer ce groupe. On s'est adressé à des structures

comme les foyers Sonacotra et on a rencontré le Conseil consultatif des communautés non communautaires. Maria Livia et Jean-Pierre, entre autres, deux « témoins », font partie de ce conseil mis en place par la Ville de Paris. Ce qui a joué également en notre faveur, c'est que beaucoup d'entre eux étaient du quartier et connaissaient déjà Confluences. Nous n'avons fait aucune sélection, les seules contraintes étaient la pluralité géographique et le fait qu'il y a quasiment autant de femmes que d'hommes.

A. C. : Plus les gens sont arrivés récemment en France, plus ils sont dans la précarité, et moins le théâtre les concerne. On peut partir des gens qui se sont exilés après le coup d'État au Chili ou des Maghrébins qu'on a été chercher à l'époque des Trente Glorieuses.

Ça nous a permis de constituer un groupe de personnes stables, qui ont fait le voyage et qui peuvent en parler avec un peu de recul. Quand on a commencé à constituer le groupe, plus on avançait et plus on allait vers des gens récemment arrivés. Le dernier groupe est constitué de gens qui ne parlent presque pas le français, en cours d'alphabétisation, qu'une association nous a présentés : des Kaboulis, des Tchétchènes et des Kazakhs de Turquie. Ce partage en groupes signifie que si certains sont en situation de précarité, ça ne remet pas en cause le travail global. Il y avait trois groupes : ceux qui avaient de très fortes personnalités dans le premier, puis deux autres, la seule consigne étant qu'il devait y avoir au moins une femme par groupe. Chaque comédien devait choisir trois personnes.

Comment avez-vous rencontré les comédiens ?

A. C. : Nous avons simplement donné les coordonnées de ces personnes aux

comédiens, puis organisé un repas pour qu'ils se rencontrent sur un mode convivial.

G. C. : Ça a beaucoup fonctionné au « désir ». Personnellement, je suis intéressé par l'histoire de l'Asie centrale et lorsque j'ai su, par exemple, que Latif venait d'Afghanistan, j'ai tout de suite eu envie d'aller vers lui. Puis nous avons essayé de choisir trois personnes de nationalités différentes. J'ai rencontré Maria Livia qui vient de Roumanie, Latif d'Afghanistan et Jean-Pierre, du Vietnam. Chaque histoire n'est pas édifiante, mais le récit est toujours étonnant, et il est intéressant de se questionner sur le moment où s'arrête le voyage.

La seule contrainte est que le récit commence au moment où « le témoin » a fermé sa porte – s'il en a eu le temps – jusqu'à son arrivée en France. Mais la fin du voyage, ce n'est pas le moment où il a passé la frontière. Jean-Pierre, qui est en France depuis des années, a pris conscience à la naissance de sa fille que la France n'était plus une escale, mais un point d'ancrage.

Ont-ils un rapport personnel à la France ?

G. C. : Oui, étonnamment, même s'ils ont fui pour des raisons politiques ou économiques. Par exemple, le père de Jean-Pierre était français, et la mère de Maria Livia a vécu en France. Pour d'autres, ce passage n'est qu'un transit pour se diriger vers l'Angleterre. Mais, dans beaucoup d'esprits, la France est encore le pays des libertés. Pendant la guerre de 39-45, tandis que son père était prisonnier en Sibérie, la mère de Maria Livia berçait ses enfants sur l'air de « La Marseillaise », symbole de l'espoir et



KHRE IRAKIEM ATTENDANT DE PASSER LA FRONTIÈRE IRAKIENNE

de la résistance. Avec les nouvelles lois sur l'immigration, et quand on voit ce qui s'est passé à Sangatte, on se pose des questions.

A. C. : Notre interrogation première était de savoir comment parler de l'immigration quand on est un centre culturel, en évitant le moralisme. Notre souci n'était pas de trouver des témoignages édifiants ou politiquement corrects, mais de rendre à ces gens par le récit de leur voyage, ce qui leur appartient. Certains sont des héros, mais ce sont avant tout des voyageurs.

F. H. : C'est pour ça que nous organisons une série de manifestations autour de la pièce, et notamment un débat sur les sans-papiers, pour s'interroger ensemble sur ces questions. Aujourd'hui, le rapport à l'immigration est un vrai débat. ▲

Propos recueillis par Angélique Lagarde

Exils, du 24 septembre au 9 novembre 2003
 Témoins Voyageurs du 2 au 23 octobre
 Programme complet et renseignements :
 Confluences, 190, bd de Charonne, 75020 Paris
 Tél : 01 40 24 16 34

Théâtre. A Paris, dix comédiens restituent les témoignages d'exilés, en leur présence.

L'exil par la parole exhumé

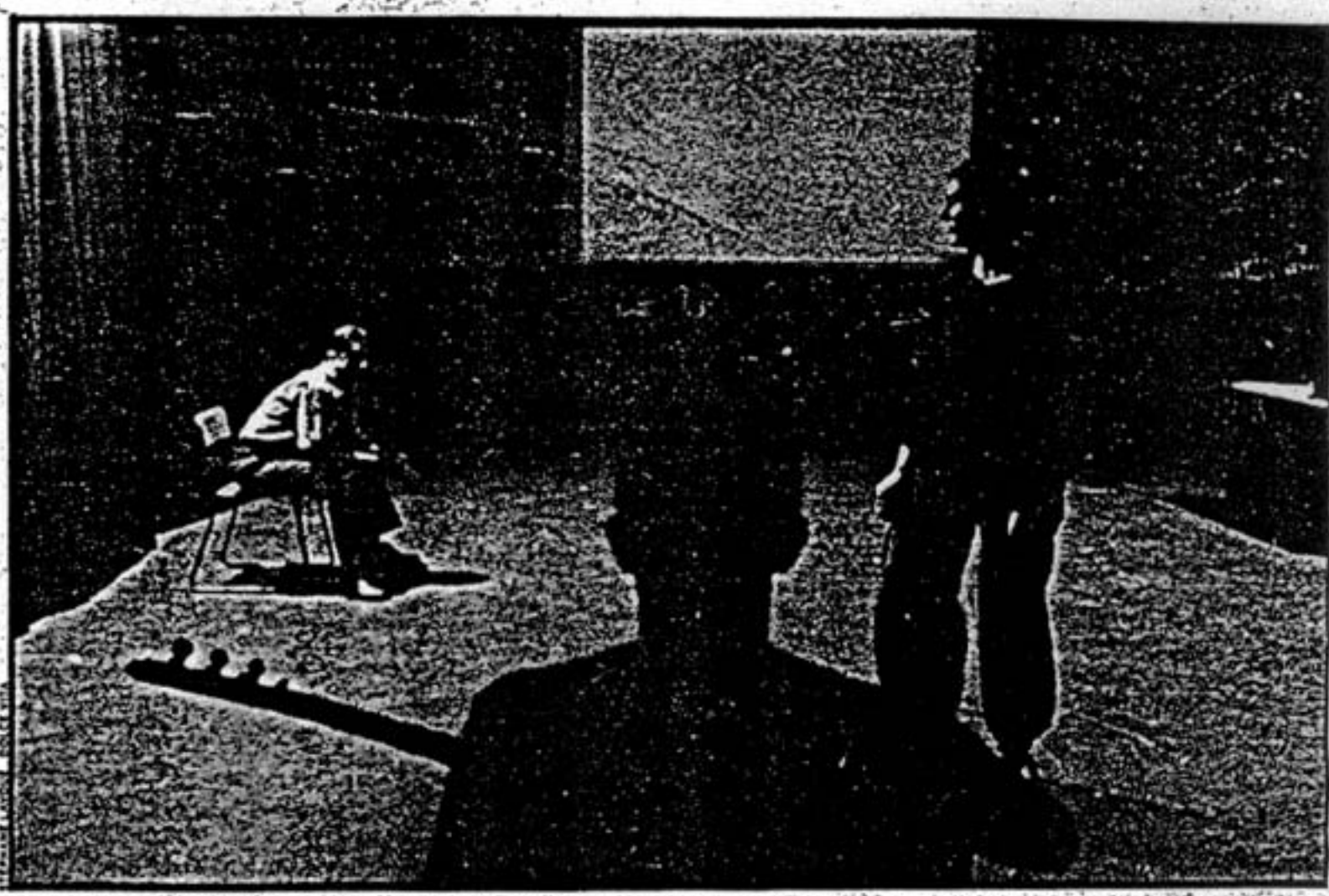
Témoins voyageurs

sur une idée d'Ariel Cypel, samedi de 12 h à minuit, l'intégrale des récits à Confluences, 190, bd de Charonne, Paris XX^e. Tél.: 01 40 24 16 32 (autres programmes jusqu'au 9 novembre).

Il fait chaud sous la bâche de plastique transparente. Cela ressemble à une tente de fortune dans n'importe quel camp de réfugiés. Les spectateurs se sont serrés dessous. L'actrice Elodie Marteau, interrompt parfois son récit pour boire de grandes gorgées de thé. Assise sur des coussins, elle raconte le voyage d'une famille de Téhéran, Iran, à Stains, Seine-Saint-Denis. Elle dit les montagnes pleines d'éclats de voix et d'étoiles, les nuits froides du passage clandestin de frontière. La femme est avec son bébé. Il faut franchir à cheval et à pied des sommets enneigés vers la Turquie. Trop dangereux disent les passeurs, allez-y d'abord, laissez-nous l'enfant. La femme avait donné un billet de banque coupé en deux à son père. Elle avait gardé l'autre partie et dit: «*Quand tu*

reverras l'autre moitié, tu sauras que je suis vivante.» Ce soir, vingt ans après, la femme iranienne est assise, au milieu du public du théâtre parisien. Spectatrice de sa propre histoire, elle a fourni elle-même la matière du spectacle. C'est l'originalité du projet mené à Confluences par dix comédiens du JTN (Jeune Théâtre national), tous intermittents du spectacle, sur le thème de l'exil et dont les représentations s'achèvent samedi, par une journée entière de récits de «témoins voyageurs».

«*Ma psychothérapie.*» En juillet, la comédienne Agathe Chouhan rencontre Myriam, une Algérienne, pour la première fois. Elles s'installent dans la cuisine d'Agathe. D'une main, l'actrice berce son bébé. Elle enregistre la conversation sur mini-disque et ne lâche pas Myriam du regard, mi-délecti-



«Témoins voyageurs», projet mené par des membres du Jeune Théâtre national, évoque l'Algérie, l'Iran, la Turquie, le Chili.

ve, mi-confidente. «*Pourquoi participes-tu à ce spectacle?*» «*Pour rendre hommage à mon mari, venu chercher le bonheur et reparti dans son pays dans un cercueil... Ce sera ma psychothérapie.*» Myriam raconte une histoire pleine de trous. En Algérie, elle se sentait «encastree». «*On était jeunes, volontaires, socialistes. Mais on ne pouvait pas s'habiller comme on voulait, ni embrasser son mari.*» Elle a rencontré Mustapha à la fac, tous les deux sont partis. «*Je n'étais pas une soumise.*» Son ton n'est pourtant pas celui de la révolte, plutôt de la désolation. Elle pleure beaucoup. «*C'est normal*», la rassure Agathe. Petit à petit, une autre histoire se dessine, la fuite de deux amoureux se transforme en spirale de la honte. Mustapha était déjà marié en Algérie, avait des enfants. Jamais, jusqu'à sa mort, il n'a voulu rame-

ner Myriam au pays, comme sa femme. Mais c'est elle qui a accompagné sa dépouille de l'autre côté de la Méditerranée. Agathe a revu Myriam six fois, avant d'avoir une vision claire de son histoire. «*Il y avait des zones d'ombre. Elle disait "liberté", ça m'a fait tilter. Au départ, elle disait qu'elle était là en l'honneur de son mari, mais elle racontait autre chose: l'humiliation des femmes arabes.*» L'élaboration du projet (du recueil des récits à leur transformation scénique) ne fut pas toujours évidente. A quelques jours du spectacle, la «partenaire» de Rebecca Convenant refuse de monter sur le plateau. Après son déménagement à Tours, cette femme afghane a délaissé pantalons et tee-shirts pour un habit traditionnel afghan (un cadeau de son mari) et ne voulait plus se montrer.

«*Je l'incarne.*» Octobre, la première du spectacle se rapproche. Lors de la dernière répétition, Sultan, une Turque, a plus le trac que la comédienne Anne Saubost: «*J'ai peur qu'on me regarde comme une pauvre victime, et puis quel narcissisme!*» Elle supplie presque: «*Epargne-moi le salut.*» Et prévient: «*Moi, je viens comme d'habitude, pas en robe de soirée, pantalon T-shirt, normal.*» Le lendemain, elle est pourtant maquillée avec soin, sa silhouettement est élégante. Anne a décidé de parler à la première personne: «*Je l'incarne.*» C'est drôle de voir la comédienne, grande et blonde, à l'air enfantin, double d'une très belle brune aux cheveux brillants. Anne est pieds nus sur scène. Sultan, planquée en coulisses. Comme un acte manqué, elle oublie de traverser la scène au moment conve-

nu. Anne poursuit. Sultan se rattrape en venant saluer. A la sortie, ses copines l'enlacent. «*C'était dur à entendre, comme si je le revivais,* dit-elle. *Mais, derrière le rideau, c'était plus facile.*» Myriam, elle, est sur scène. Une ombre immobile, derrière un grand drap blanc. Agathe n'a pas voulu de fioritures: «*Je voulais être une porte-parole, pas une actrice.*» Elle lit son texte, face au public, de l'autre côté de la toile tendue. On reconnaît les mots de Myriam, tels qu'elle les avait prononcés. L'ombre ne frémit pas. Myriam n'a pas invité d'amis, elle a aussi interdit à son fils aîné de 12 ans de venir la voir. Après la représentation, elle a l'air soulagée. «*Je voyais défiler ma vie: c'était comme si je me débarrassais d'une faute. Je me sens plus légère.*»